# Académie des Sciences, Lettres et Arts de Marseille

## Fauteuil n° 37

## Danièle GIRAUDY

# HISTOIRE DU FAUTEUIL 37 DE L'ACADEMIE DE MARSEILLE

Dans la classe des Beaux-Arts, le fauteuil 37 est créé presque un siècle après la naissance de l'Académie de Marseille, lorsqu'elle se reforme après les bouleversements de la Révolution. Seuls, neuf résidants l'ont occupé, successivement musicien (Delattre), peintre (Pellicot), journaliste (Carle), aquarelliste - collectionneur (Rogier), suivis d'une série de quatre « statuaires », qui furent les élèves les uns des autres (Aldebert, Roux, Vézien et Bouché), de 1882 à 2005. Neuvième élue, première académicienne installée à ce fauteuil, conservateur de musée avec une double formation de peinture et d'histoire de l'art, j'interromps la séquence des sculpteurs, mais comme eux, formée à l'école nationale des Beaux-Arts à Paris, et enseignante ensuite à l'Ecole des Beaux-Arts de Marseille.
Si les cinq artistes ont laissé des traces durables de leur art dans les musées français ou étrangers, et surtout dans ceux de leur ville natale, s'ils ont fait l'objet de notices biographiques dans le *Dictionnaire des Marseillais* et dans celui d'André Alauzun, nous connaissons moins bien le premier occupant, dont le discours de réception n'a pas été conservé par notre Bibliothèque.

Le premier titulaire du Fauteuil 37 est le Marseillais **Jean-Joseph Marie Delattre**, maître de musique. Ce 136$^{e}$ académicien est élu le 5 ventôse an IX, reçu le 20 pluviôse de la même année, en 1800, au *Lycée de Marseille*. C'est en effet sous ce nom que l'Académie est relancée cette année-là, après une coupure révolutionnaire de 1793 à 1799. (En même temps que lui, l'un de ses prédécesseurs, le chef d'orchestre Pierre Legrand est reçu dans la nouvelle section Musique, le nombre des membres étant porté à 60 académiciens). Delattre est âgé de 49 ans. Après des études de droit, il s'est engagé dans une longue et brillante carrière musicale. Chef d'orchestre au Grand-Théâtre, directeur des Concerts Thubaneau pendant de longues années, il enseigne également le chant, l'harmonie, le violoncelle. Il occupera son fauteuil pendant trente années, et s'éteint à Marseille, à l'âge de 80 ans, le 16 septembre 1831. (Biographie P. Echinard)

**Louis Alexis Léon Valère de Pellicot**, né à Digne le 10 décembre 1786, devient l'élève du baron Guérin. Peintre et lithographe, il est âgé de 46 ans lorsqu'il entre à l'Académie, élu le 26 juillet 1832 et installé le 25 novembre. Si son discours n'a pas été conservé, son œuvre peint, édifiant à l'image de Greuze, très en vogue à l'époque, est marqué par les deux toiles exposées au Salon de I827, où il ne paraîtra qu'une fois, *le Poêle* et *la Bonne Mère.* Sa ville natale conserve son portrait de *Pierre Gassendi* (1828). L'Académie possède

également deux tableaux de sa main : le portrait de *Jean-Baptiste Lautard* (1832*)* et l'esquisse du portrait de *Lamartine* (1832). Pellicot s'éteint cinq ans après son élection le 28 novembre 1837, à 51 ans.

Le Fauteuil 37 attendra six années pendant lesquelles vingt-deux académiciens seront installés dans les classes des Sciences et des Lettres, avant l'élection d'**Adolphe François Marcelin Carle**, le 18 mai 1843. Celui-ci, né à Marseille en 1804, fut journaliste au *Sémaphore* dont il fut un temps rédacteur en chef et auquel il collabora de 1837 à sa mort le 15 janvier 1891.
Auteur, notamment, de nombreux articles politiques de sensibilité libérale au service d'un idéal républicain modéré, il publia des poésies de jeunesse, des contes et un seul livre, *Les Nouvelles Marseillaises* (1856). En 1870, dépeignant l'enterrement mouvementé de son confrère et ami Gustave Bénédit, professeur au conservatoire de musique, dans la petite biographie qu'il présenta en exergue de l'édition de 1876 de son *Chichois* (p.48), il rendit hommage à ce « *citoyen inoffensif dont la vie fut si pacifique et si calme [...] et au convoi funèbre assailli par un ouragan...* alors qu'au bord de la tombe, l'éloquent discours de M Auguste Morel était souvent interrompu par la tempête et que les académiciens se cramponnaient aux cordons du poêle *« auquel le vent faisait la guerre ».*
Sa sévérité à l'égard de Monticelli empêcha peut-être l'un des plus célèbres artistes marseillais de l'époque de devenir académicien. Après vingt-sept années de présence, Carle fut transféré dans la classe des vétérans, le 5 janvier 1870.

Le fauteuil 37 accueillit trois mois plus tard, le 7 avril 1870, **Camille Adolphe Rogier**. Né le 1er février 1810 à Meynes dans le Gard, sa profession ne semblait pas devoir lier à la classe des Arts ce Commissaire du gouvernement auprès des Compagnies maritimes du Service Postal à Marseille, où sa carrière brillante est couronnée par la croix de chevalier de la légion d'Honneur (août 1869).
Grand voyageur, ami de Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Victor Hugo, Arsène Houssaye, et aquarelliste de talent, il est éloigné longtemps de sa Provence natale, de Venise à Istanbul, puis en Asie, où ses longs séjours favorisent la constitution de sa collection d'orientalistes. Son successeur Emile Aldebert lui rend hommage de son vivant, lorsque Rogier, devenu candidat libre le 5 décembre 1878, quitte Marseille pour Paris, après avoir présidé en 1876 notre Compagnie. « *C'est sous le charme de cette lumière enchanteresse de l'Orient que Monsieur Camille Rogier a pu, durant ses courts loisirs, cultiver cet art de la peinture qu'il aime tant. A Paris, il retrouve une seconde jeunesse parmi les maîtres ».*
Ses compatriotes regretteront ses réceptions très prisées au 204 de la rue Paradis, où l'on admire *« son cabinet d'amateur, ses cristaux splendides, d'un travail si parfait, ses croquis joints à ses tableaux de maîtres où se mêlent ses propres¦œuvres reproduisant les lieux qu'il avait parcourus... »* dit encore

Aldebert. Camille Rogier s'éteindra à Paris le 18 mars 1896.

C'est en 1882, le 20 juillet, après une vacance de quatre années, que l'Académie choisit son 312e membre, **Emile Aldebert**, premier des quatre sculpteurs qui vont se succéder au 37e fauteuil Il est alors depuis deux ans professeur de dessin à l'école des Beaux-Arts, mais ce n'est que le 24 février, deux ans plus tard, à 57 ans qu'il y est reçu en 1884, prenant en charge l'atelier de sculpture. Le comte de Miramon Fitz-James, alors chancelier, répondant au remerciement de Jean Vézien, évoquera l'éloge que le directeur en exercice de l'époque, Emile Ripert, fit d'Aldebert, en saluant cette séquence de statuaires, élèves de leur prédécesseur, puis professeurs à sa suite dans le même atelier qui *transforme ces cérémonies au caractère familial en véritables fêtes de la sculpture*.
Né à Millau le 28 août 1827, Emile Aldebert, après avoir passé son enfance à Marseille, devient élève de l'école gratuite de Dessin dirigée par Emile Loubon, l'académicien qui règne alors sur la vie artistique locale, fondateur de la société des Artistes des Bouches-du-Rhône. Aldebert y expose régulièrement pendant soixante ans portraits et statuettes mythologiques, reçoit de nombreuses mentions honorables au Salon des Artistes français de Paris et, dès 1868, enchaîne les commandes publiques des grands chantiers marseillais du Second Empire. Le musée des Beaux-Arts conserve ses plâtres du *Bateleur* (1883) et de *La Chèvre* (1886), tandis que ses décors en bas-relief ornent les façades du Palais de Justice, celles de la Préfecture, du Palais Carli. Les commandes sont nombreuses : fontaines (*L'Agriculture* et *La Marine*) à Sanary, en 1867, bustes commémoratifs, ceux *d'Augustin Fabre* à l'Hôtel-Dieu en 1893, de l'académicien *Antoine Magaud*, à l'école des Beaux-Arts (dont il avait été le grand directeur en 1910 après avoir réussi la transformation de l'école de Dessin). En 1889, il réalise les nombreuses sculptures de la salle de l'Alcazar entièrement rénovée.
Aldebert occupe pendant quarante années le fauteuil 37 – l'un des plus longs règnes académiques -, s'éteignant presque centenaire, à 97 ans, le 1er mars 1924, sans qu'il ait paru nécessaire à ses confrères, tant il est alors célèbre, de faire entrer ce glorieux artiste dans la catégorie des vétérans. Sur la façade de sa demeure, sa brillante carrière est évoquée par ses bas-reliefs ornementaux qu'André Alauzun qualifiera de « publicitaires » dans son *Dictionnaire des artistes de Provence.*
Les collections de l'Académie conservent sa maquette d'un *Monument à Adolphe Thiers*, qui donna lieu à un concours malencontreux après une souscription des Marseillais, et ne fut jamais érigé.

Le 37e fauteuil ne reste vacant qu'une année, lorsque l'Académie choisit **Constant Roux**, 397e académicien. Ce Marseillais, né le 20 avril 1865, est déjà célèbre et couvert d'honneurs, de prix, décorations et médailles, lorsqu'il est élu

à soixante ans, le 19 février 1925, et installé deux mois plus tard, le 25 avril.
Premier Grand Prix de Rome en 1894, avec *La Colère d'Achille*, sculpté à l'âge de 29 ans, après de longues études à Marseille, formé par Aldebert, puis à Paris, dans les ateliers de Chapu, de Cavelier et de Barria, il inaugure la même année à Marseille, avec Jean Turcan, l'un des praticiens de Rodin, le *Monument aux gardes mobiles des Bouches-du-Rhône,* commande commémorant la Guerre de 1870. Il reçoit prix et mentions pour *L'Amour au guet* (1898), *L'Automne et l'Hiver (1902)*, bas-reliefs en grès cérame et *Poussin*, statue de pierre en taille directe érigée aux Andelys (1911).
La période de la Grande Guerre lui permet rejoindre Monte-Carlo, où il devient le sculpteur attitré du Prince Albert 1er de Monaco, avec *La Science découvrant les richesses de l'Océan* (1914), et les décors du nouveau Musée océanographique de la Principauté. Il termine la même année *la Frise de l'Institut de Paléontologie humaine* construit par le Prince à Paris qui lui remet l'Ordre de Saint-Charles, puis le nomme officier en 1920. L'Assemblée Nationale lui commande alors un *Hommage à l'eau* en grès émaillé, relief légèrement coloré destiné à la buvette de l'Assemblée Nationale, aujourd'hui déposé au musée d'art-la-Piscine à Roubaix. Constant Roux devient, la même année, Chevalier de la légion d'Honneur (1923) et sculpte à Marseille, dans le marbre, une imposante *République* pour l'escalier monumental de la Préfecture, différents portraits, celui d'*Antoine Fortuné Marion*, directeur du Muséum, géologue ami de Cézanne, celui de *Louis Salvator*, de *Jean Bouin*, ainsi que *Le Monument aux Morts de Saint-Loup*.
Constant Roux est véritablement le sculpteur officiel de son époque que l'Académie est fière d'accueillir en 1925. Bizarrement, l'artiste reçoit encore en 1930 la médaille d'honneur du Salon pour sa *Colère d'Achille*, cette fois coulée en bronze, mais modelée trente-six ans plus tôt, dont il offre un tirage à notre compagnie, et fait réaliser plusieurs exemplaires de différentes tailles, en bronze ou en plâtre, qui rencontreront un grand succès auprès des collectionneurs. Constant Roux occupe son fauteuil dix-sept années jusqu'à sa mort, le 17 novembre 1942, âgé de 77 ans.

Sa disparition fut suivie en1997, d'un généreux legs de sa nièce Juliette Roux (1897-1996), soixante-cinq sculptures et peintures regroupées au siège de l'Académie, dans la salle qui porte leurs noms, dont deux portraits de son épouse Emilie née Dechenaud, et deux bustes de Juliette. La même libéralité créait à l'Académie, le prix annuel qui porte également leurs deux noms, décerné chaque année à un artiste. Son élève Elie-Jean Vézien dressera de son maître bien-aimé un portrait flatteur lors de son élection : comme Constant Roux, il avait été l'élève d'Aldebert, dont la longévité avait permis à ce dernier de former pendant près d'un demi-siècle, deux générations de statuaires. (Biographie Laurent Noët, Paris, 2011)

C'est Charles Delanglade, alors chancelier, qui rapporte la candidature du

Marseillais **Elie-Jean Vézien**, élu au fauteuil de Constant Roux le 15 avril 1943, reçu un an plus tard, le 19 février 1944, à 54 ans. Le 437e académicien fut, comme son prédécesseur, élève à l'école des Beaux-Arts, et Premier Grand Prix de Rome, et y enseigne, avant d'en devenir ensuite le directeur au Palais Carli.
Dès l'âge de 14 ans, apprenti chez un maître-graveur également orfèvre, il voit naître sa vocation de médailleur, et recommandé par Auguste Carli, entre à l'Ecole des Beaux-Arts, chez Aldebert. Il n'a que 16 ans lorsque sa première commande, un *Saint-Georges terrassant le Dragon* (1906), taillée dans le marbre, est destinée à la façade formant le coin des rues de Tilsitt et de celle des Trois-Frères Barthélemy. Boursier à l'école Beaux-Arts de Paris en 1911, son concours d'entrée est retardé par son service militaire, mais grâce à Carli, il peut enfin le présenter en mai 1914, et reçu premier, entrer dans l'atelier de Coutan. Mobilisé trois mois plus tard, blessé le 21 mars I914 et fait prisonnier à Verdun, il ne sera libéré qu'en 1919, avant de pouvoir reprendre enfin « joyeusement » ses études, comme l'écrivait Delanglade. Si brillamment que le Grand Prix de Rome les sanctionne deux ans plus tard, avec *Les Fiançailles* (1914), plâtre conservé à l'école des Beaux-Arts de Paris.
Dès lors, pendant dix-huit années, Vézien reçoit pour ses envois réguliers au Salon des Artistes français, mentions et médailles. C'est le cas de *Printemps* (1921*),* de *L'Eveil* (1924). L'artiste devenu Chevalier de la légion d'Honneur en 1935, est honoré en 1937, de la médaille d'or de l'Exposition internationale de Paris. Il triomphe avec la commande pour le Pavillon français de l'Exposition internationale de Liège en 1939, d'une *Source* monumentale de huit mètres, tandis que le Pape Pie XI reconnaît par un diplôme d'honneur son excellence dans l'exposition des Missions, où figurent ses *Chemins de croix pour l'Ecole des Frères d'Alexandrie* en Egypte et pour *l'Institut catholique de Rome.*
Plus rien n'arrête cette carrière officielle devenue internationale, où alternent les monuments de grande taille et les médailles : *Décor de la Chapelle de l !Ossuaire de Douaumont* à Verdun, où il avait combattu, *La Peinture*, bas-relief ornemental pour le Palais de Chaillot, destiné au Foyer de l'Opéra, *L'envol de la Marseillaise*, les statues de *Pierre-Antoine Berryer*, de *Gustave Ganay*, du *Bailly de Suffren* à Saint-Cannat, du *Cardinal Lavigerie* à Tunis et à Alger, dont le modèle fut offert à Saint-Jean de Latran, du *Roi de Rome* à Ajaccio et à la Malmaison, du buste de *Champlain* destiné au Canada, à Port-Champlain, jusqu'au décor d'une piscine à Los Angeles.
La carrière de Vézien coïncide parfaitement avec le goût de son temps, ainsi remporte-t-il en 1944 le concours national des monnaies, gravant les pièces de 10 et 20 francs, dont l'avers est le portrait du Maréchal Pétain (moulage dans les collections de l'Académie). Médailleur de qualité, il crée les portraits en relief de *Cornil*, de *Tian*, de *Roger*, la médaille du *Débarquement des Alliés à Saint-Tropez*, celle de *La Provence* pour la Ville de Marseille, la médaille de *Gyptis et Protis*, dont il lègue le plâtre à l'Académie, enfin le *Monument du Roi de Serbie-Barthou*, plus diversement accueilli. De 1942 à 1961, Elie-Jean Vézien dirige

l'Ecole des Beaux-arts de Marseille, devient membre correspondant de l'Institut, président d'honneur de l'Union des Artistes de Provence, président de la revue *Arts et Livres de Provence*, puis membre résident à une date indéterminée.
Après sa disparition en I982, à 92 ans, l'Académie recevra de la famille de l'artiste, le legs généreux, le 10 octobre 1989, de tout son fonds d'atelier : cinquante-deux toiles *« de tout format »*, ainsi qu'une cinquantaine d'ébauches de maquettes en plâtre et en terre cuite de ses sculptures, dont les portraits de *Vauban* et de *Berryer*, et six cartons de calques et dessins divers.

C'est le sculpteur **François Bouché** qui est invité à succéder à Jean Vézien le 2 juin 1983. Reçu le 8 mars 1984, à l'âge de soixante ans, il devient le 512e académicien. Né le 18 juillet 1924 à Sermiers, dans la Marne, Bouché, orphelin à douze ans, pensionnaire au Lycée de Reims, entre à l'Ecole des Beaux-Arts de la ville trois ans plus tard avec une dispense. Passionné par le chantier de restauration de la cathédrale bombardée, il décide de devenir sculpteur.
De 1942 à 1948, il est l'élève à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris de Gimond, puis celui de Jamiot. Logiste, il échoue trois fois au Prix de Rome et s'engage dans la Résistance, participant à la Libération du Sénat. Il reçoit alors la commande monumentale, pour le *Mémorial des Martyrs de la Résistance* de Jean Rey au Mont-Valérien (1947), des bas-reliefs de la crypte et d'une *Piéta* en taille directe. Bouché se choisit en 1948 et 1949 deux maîtres, Laurens et Zadkine, avant de devenir, à Marseille, professeur de dessin en 1951 aux cours du soir de l'école des Beaux-Arts alors dirigée par Vézien, ainsi qu'au Lycée Marseilleveyre.
En 1961, le nouveau directeur, François Bret, lui confie l'atelier de sculpture à Luminy, où il enseignera 37 ans. François Bouché se passionne pour les matériaux nouveaux, réalisant à Marseille le *Christ de l'Eglise Saint-Georges des Catalans*, sculpture d'acier et d'argent, puis les quatre reliefs du *Baptistère et du fronton* extérieur, en 1974, un *Nostradamus* en fonte d'aluminium pour la ville de Salon, *La Méditerranée*, grès de six tonnes destiné au Port Autonome en 1978. La même année, François Bouché remplace par une version augmentée, en cuivre, son *Nostradamus* de Salon, et sculpte un marbre blanc pour Cassis, *Le bruit de la mer*, *Les Papes*, ainsi que de nombreux nus féminins en grès, de plus petite taille, et des illustrations en lithographie.
F. Bouché est élu le 2 juin 1983 à l'Académie de Marseille, succédant à Elie-Jean Vézien, dont il prononce l'éloge le 8 mars 1984. Une *Messidora* de marbre en 1994, les bustes *d'Antonin Artaud* (1996), puis celui du musicien *Henri Tomasi* (2003), seront ses dernières commandes, installées dans la ville où le sculpteur s'éteint le 16 avril 2005.

**Neuvième occupante du fauteuil 37**, et 552e académicienne, élue le 20

avril 2006, je suis installée l'année suivante, le 22 février 2007. Née à Nice le 3 juillet 1940, après trois années à l'Ecole nationale des arts décoratifs, où je suis l'élève de F. Bret, je suis à Paris les cours d'Ettienne Souriau à l'Institut d'art, de Jean Cassou et Bernard Dorival à l'Ecole du Louvre (diplômée en 1965), ceux de R. Legueult à l'école nationale supérieure des Beaux-Arts (diplôme de peinture).

En 1966, nommée à Marseille conservateur aux musées des Beaux-Arts auprès de Marielle Latour, et professeur d'histoire de l'art à l'école d'art de Luminy, je participe aux rétrospectives de *Camoin* (et publie son catalogue raisonné) *Max Ernst, Masson, Bonnard, Magnelli, Prassinos, César, Van Dongen, Paul Kle*e... au Musée Cantini. En I968, au musée Longchamp, ouverture du premier musée des Enfants, qui avec la constitution d'une collection d'art contemporain, marque aussi ces années, suivies au Centre Georges Pompidou par la création de l'Atelier des enfants (1972-1981) avec ses cinquante animateurs-artistes, sa pédagogie multi-sensorielle et ses expositions itinérantes : *Vive la couleur, Les Mains regardent, Fil de fer et fer blanc*, qui essaimeront ce nouveau concept en Europe, à Tokyo, Montréal, Marrakech...

Directeur du Musée d'Antibes (1981-1991), j'en complète les collections par des achats : vingt-deux hommages à Picasso, la Suite Vollard, l'ouverture d'une salle Nicolas de Staël de douze œuvres avec l'acquisition de sa dernière composition, *Le Grand Concert*, et de nombreux catalogues et expositions, consacrés aux Nouveaux Réalistes, à Picasso, Nicolas de Staël, Hartung... enfin à un parcours tactile pour les non-voyants. Là aussi, d'Alger à Auckland, Taipei, Macao... des expositions nombreuses.

Nommée directeur des Musées d'arts décoratifs à Paris (1991-1994), alors en pleine restructuration dans le vaste ensemble du Grand Louvre (expositions Dubuffet, Fabergé...), chargée de cours sur l'art contemporain et la muséologie à l'Ecole du Louvre, je rejoins ensuite le Laboratoire de Recherche des Musées de France (1994-1999), spécialisée dans les matériaux de l'art moderne et contemporain.

Nommée conservateur général du Patrimoine, je reviens à Marseille y diriger l'ensemble des musées (1999-2005). Les importantes campagnes d'achats pour les quinze musées, les sept-cents donations, la création de nouvelles réserves, les campagnes de restauration, les expositions des *Trésors cachés* des musées, présentés jusqu'à Shanghai, montrent les efforts patrimoniaux de la ville, (qui cesseront jusqu'en 2013, faute de crédits). En 2006, l'Académie m'invite à succéder à François Bouché dont je prononce l'éloge lors de mon installation, le 22 février 2007.

Depuis 2005, je travaille pour des fondations humanitaires et culturelles (Fondation Cma-Cgm et Fondation Schlumberger-les Treilles). Officier de la légion d'Honneur, chevalier dans l'ordre du Mérite et commandeur des Arts et des Lettres, je suis également membre du Conseil international des Musées (ICOM) et de l'Association Internationale des critiques d'art (AICA).

## CONCLUSIONS

La classe des Arts démontre, on ne peut s'en étonner, que l'Académie n'honore que les artistes officiels de son temps : après avoir reçu mentions et médailles dans les Salons locaux ou parisiens, reconnus par la Société et l'Etat, qui les décore, leur confie d'importantes commandes publiques dans les palais de la République, des monuments commémoratifs et des fontaines, des portraits et des médailles, des plafonds et des monnaies... ils se voient confier les enseignements des Beaux-Arts, la direction de l'Ecole de la Ville, mais leur renommée, le plus souvent, restera locale. Ils sont des artistes véritablement « académiques », marqués par un conservatisme esthétique certain, et comme leurs confrères parisiens, seront victimes du balancier de l'Histoire de l'art.

A la génération suivante, ils seront parfois balayés par de nouvelles avant-gardes, qui marqueront l'histoire. Devenues officielles, à leur tour, elles pourront être oubliées, provisoirement ou davantage. L'inégale répartition des classes des Sciences (18), des Lettres (12) et des Arts (10), reflète assez bien celles de la société, mais les traces marquantes des arts plastiques dans la ville, lors de son essor au XIX$^{e}$ siècle, y sont toujours bien visibles. Ce qui n'est pas le cas dans les deux autres classes, dont les membres ne sont plus présents que par leurs bustes dans nos jardins ou leurs noms donnés à des rues de la ville. Enfin, certains académiciens comme Loubon, à coup sûr l'artiste à Marseille le plus marquant et le plus influent de son temps, ne furent pas inscrits dans la classe des Arts...

Certains artistes célèbres au XIX$^{e}$ siècle ne figurent pas même dans ses rangs : ainsi Monticelli, dont on ne comprend pas l'absence, sauf s'il n'a jamais été maçon, ce qui semblerait bien être aussi l'un des critères académiques au XVIII$^{e}$ et au XIX$^{e}$ siècles, plus secret, celui-là. On regrette aussi, au XX$^{e}$ siècle, l'absence de César, qui en aurait sûrement été heureux, tant il portait dans son cœur sa ville natale et ses grands statuaires du passé, fasciné par le marbre qu'il n'avait pas les moyens d'acheter. C'est ainsi qu'il souda le fer, compressa la tôle, coula le polystyrène... et marqua son temps.

Danièle Giraudy
23. VII. 2013